

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Le droit à l'universel

Pierre Emmanuel

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Emmanuel, P. (1960). Le droit à l'universel. *Liberté*, 2(3-4), 154-155.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Le droit à l'universel

PIERRE EMMANUEL

Je n'ai eu qu'une fois la bonne fortune de rencontrer Alain Grandbois. Il me laissa l'impression d'une nature assez secrète, contrôlant ses forces en vue d'une harmonie difficile. Son expérience de l'ailleurs était vaste, un peu trop peut-être, me sembla-t-il alors, pour le Montréal de l'immédiat après-guerre. Depuis, le climat spirituel y a changé. Le prestige d'Alain Grandbois n'a fait que croître auprès des jeunes poètes. Il n'est que de les lire pour mesurer l'influence que *Les Iles de la nuit* ont exercée sur une partie de la production canadienne des quinze dernières années. Ce prestige ne tiendrait-il pas à ce qui distingue Grandbois de ses compatriotes, ceux du moins de sa génération, un effort lucide et tourmenté vers l'exotisme. Non que Grandbois ait jamais recherché le pittoresque, d'autres latitudes et d'autres moeurs pour le plaisir d'un dépaysement imaginaire. L'exotisme de Grandbois est l'une des premières tentatives non seulement d'aller vers l'autre mais de se faire l'autre, qui ait marqué la littérature et l'âme canadienne-française. Et cette tentative a réussi. Au prix de quelles blessures personnelles, c'est là le secret du poète. Ce qui importe au critique, c'est qu'un Canadien français se soit spirituellement arraché au terroir natal afin de devenir lui-même. Et qu'en y réussissant il ait conquis pour lui et pour ceux qui le suivent dans une telle aventure le droit à l'universel qui jusqu'alors manquait au monde canadien-français. Le Canada français est une patrie exigeante. Si fortement maternelle parfois qu'on a du mal à être sevré. Est-ce enfreindre le mystère de l'être que de juger de l'importance de Grandbois à la douleur qu'il a dû et su endurer pour se détacher du milieu natal. Cet arrachement, cet esseulement n'était en rien d'un rebelle. Alain Grandbois est revenu.

Il n'est en somme jamais parti que pour revenir en compagnie du monde. Il ne s'est jamais quitté lui-même car sa quête de l'universel était celle de l'homme, celle aussi, plus singulière, de sa propre identité. Être plus homme c'est savoir briser ses limites, se composer et recomposer son univers selon de nouvelles proportions. Qu'y gagne-t-on? Alain Grandbois en garde la leçon pour lui-même.

Ou tiendrait-elle dans ces quelques lignes des *Voyages de Marco Polo*? : *"L'espace est aboli. New York apprend à l'aube le dernier cauchemar nocturne de Pékin, mais la nature de l'homme demeure immuable et secrète"*. C'est presque autant qu'à travers sa poésie qu'à travers son *Marco Polo* que Grandbois se laisse pressentir. Le style sobre et retenu est celui du narrateur modeste. Mais la conviction qui éclaire les phrases courtes et nettes comme les axes justement calculés, l'espèce de lyrisme de l'intelligence qui se dégage de leur rythme infatigable montrent comment s'identifie le poète au dessein de celui dont il se fait le chroniqueur. Et cela jusqu'aux dernières lignes du livre à l'admirable résolution musicale de celui-ci. *"Quand il fut étendu sur son lit pour mourir, la calomnie avait tellement rongé la confiance de tous que sa propre famille l'adjura pour le salut de son âme de désavouer certains passages de son livre. Il leur dit alors que loin d'exagérer la vérité, il n'avait pas osé, connaissant l'incrédulité de l'homme, relater la moitié des choses extraordinaires qu'il avait vues ou entendues. Il expira dans la plus grande paix."*

La pudeur. Telle est peut-être la qualité dominante du poète. Une pudeur qui dit l'essentiel comme il doit être dit.

Une intonation juste. Avant que la langue et le génie spirituel d'un peuple aient la faculté de s'exprimer justement, bien des interdits doivent être vaincus et non pas nécessairement par le scandale. *Les Iles de la nuit* sont une victoire discrète mais décisive grâce à laquelle l'érotisme se libère de sa culpabilité, se dépouille de ses oripeaux idéalistes et se présente avec la noblesse sensuelle qu'un Eluard sut lui donner en France, que nul encore avant Grandbois ne lui avait donné au Canada français. Certes, le livre du Canadien est sous le signe d'une souffrance que la poésie du Français ignore. C'est que la victoire sur les interdits est infiniment plus coûteuse et précaire chez Alain Grandbois. Est-il excessif de dire que cette difficulté se marque même dans le style dont les ruptures et les hardiesses de syntaxe, qui vont devenir exemplaires pour la poésie canadienne dix ans plus tard, sont comme la marque d'une volonté désespérée, souvent même haletante, de rompre de cruelles contraintes de l'esprit.

Pierre EMMANUEL